

PIERRE CARLES  
GWENÉLLE CLAUWAERT  
ANNE GONZALEZ  
&  
JULIE PARATIAN  
présentent

DEUX FILMS DE  
**THOMAS BARDINET**

**les**

# **petits**

# **poucets**

CHRISTOPHE ALÉVÈQUE  
MARIE-CHRISTINE LAURENT  
MIREILLE ROUSSEL  
JEAN-JACQUES VANIER

PRÉCÉDÉ DE  
**la petite  
mêlée**

AVEC  
LES BENJAMINS DE L'ÉQUIPE  
DE RUGBY DE BÈGLES

Un programme de deux films  
de  
**Thomas Bardinet**

**La petite mêlée**  
Documentaire. 40 minutes  
Avec l'équipe de benjamins de l'équipe de rugby de Bègles

**Les petits poucets**  
Fiction. 65 minutes  
Avec  
**Christophe Alévêque, Marie-Christine Laurent,  
Mireille Roussel, Jean- Jacques Vannier**

*Enfant, je regardais mes parents comme des drôles d'animaux que, certes, j'aimais de tout mon coeur, mais qui me semblaient tellement lointains, tellement étrangers à mes préoccupations. Je me disais que ce gouffre entre moi et eux n'existerait pas avec mes futurs enfants. Comme je me trompais! L'enfance est un monde que nous avons parcouru mais qui n'est plus le nôtre, il n'y a rien à faire.*

Distribution : C-P productions  
Annie Gonzalez, tel 04 67 02 47 33, [cp-productions@wanadoo.f](mailto:cp-productions@wanadoo.f)

Programmation : Jean-Jacques Rue, tel 06 16 55 28 57 , [jjrue@hotmail.fr](mailto:jjrue@hotmail.fr)

Presse : Makna presse . Chloé Lorenzi Audrey Grimaud. [info@makna-presse.com](mailto:info@makna-presse.com)

## THOMAS BARDINET — REALISATEUR

Thomas Bardinet est diplômé de l'IDHEC en 1987, il a réalisé cinq court métrages dont ***Jour du bac*** (Grand Prix et Prix Canal+ au festival de Clermont-Ferrand, Grand Prix de la ville de Vendôme "images en région", Sélection officielle à la Mostra de Venise. Sortie en salle distribué par "les grands films classiques") et ***Soyons amis!*** (Prix Jean Vigo 1997, Grand Prix de la critique 1998, 1er prix au Festival d'Aix 1998, Sélections à Cannes "Cinéma en France", Vancouver, Göteborg, New York, Tokyo, San Sébastian...), ***Caroline et ses amis*** (Grand Prix du court-métrage au festival de Dunkerque).

Avant ***Les petits poucets***, il a réalisé deux long métrages ***Le cri de Tarzan***, ***Les âmes câlines*** eux aussi sélectionnés parmi les plus grands festivals : San Sébastien, Mons, Rennes, Bergame, Gênes, Mulhouse Namur, Palm Springs, Istanbul, New York, Sao Paulo, Ottawa...)

Par le passé il a notamment été chef monteur de Dominique Moll (*Intimité*), de Gilles Marchand (*Joyeux Noël*), Jean-Louis Comolli (*Youssef Chahine, cinéaste de notre temps*) et Laurent Cantet (*Jeux de plage*), Vincent Dietschy (*une leçon française*).

## THOMAS BARDINET : SOYONS DESINVOLTE !

*Le cri de Tarzan* est un beau film politique, louant la désinvolture. Désinvolté, le cinéma de Thomas Bardinet l'est pas sa capacité à se renouveler, à jouer l'inattendu. Qui aurait pensé voir après *Le cri de Tarzan* une petite comédie jouissive en forme de mise en abîme, où le cinéaste jouerait son propre rôle aux côtés d'Arielle Dombasle ? *Soyons amis*, court métrage jubilatoire tourné l'an dernier, place Bardinet dans une situation inconfortable: alors qu'il doit rencontrer dans un café la comédienne pour un projet de film, une jeune emmerdeuse inconnue s'interpose entre eux et fait échouer l'entrevue professionnelle. Au-delà de l'anecdote, le film est représentatif du travail de ce cinéaste instinctif. Ses intrigues (y compris celle-ci) comportent d'importants rebondissements totalement imprévisibles, mais jamais gratuits. Dans *Caroline et ses amis*, le personnage d'Arthur (que le cinéaste interprète) est un jeune homme grand et frêle, apathique et quasi muet. 15 minutes plus tard, il rencontre fortuitement une jeune fille qu'il séduit presque involontairement. Tout comme dans *Le jour du bac* où Guillemette succombe aux charmes de Gilles alors qu'elle devait rejoindre Frédéric dans un café.

Dans *Le cri de Tarzan*, film intime et ample, les rebondissements sont nombreux. Enrichies d'ellipses radicales, d'apparition ou de disparitions de personnages, de digressions curieuses. Désinvolture sublimée, éloge de la fuite et de l'aventure, qu'amplifie l'utilisation du cadre cinémascope.

On en revient toujours à ce film dont on n'a jamais assez parlé en son temps (il est sorti le 6 mars 1996). A sa poésie simple (il suffit de l'effacement progressif d'un feu rouge d'une mobylette dans la nuit sur quelques accords de guitare de Dick Annegarn pour marquer le désarroi aventureux du personnage), son lyrisme (le refuge dans l'île aux oiseaux, le corps blessé immergé dans l'eau tandis que tonne l'orage), son comique satirique (la peinture loufoque des militaires ou de la bourgeoisie), à sa beauté grave.

Bernard Payen, *Travelling avant*

## **C-P PRODUCTIONS – DISTRIBUTEUR**

Deux films réunis par une envie de réalisateur et celle d'un producteur/ distributeur ( CP Productions créée par Annie Gonzalez et Pierre Carles). C-P productions s'est construit pour accompagner des films originaux, dans le désir d'apporter à un public large des œuvres fragiles et toujours atypiques, qui font réfléchir, sans pour autant se prendre au sérieux, et avec la volonté de faire un travail sur la durée et l'échange avec les publics. Les films précédents produits par Annie Gonzalez, dont certains sont toujours en salles, ont réuni entre 55 000 et 160 000 spectateurs au cinéma et circulent aussi auprès des associations, manifestations, projections prises en charge par des groupements de public divers. *Attention danger travail*, la première distribution de C-P productions a fait 75000 entrées salles. Ces résultats exceptionnels pour des sorties en configuration d'une vingtaine de copies, existe grâce à la cohérence des moyens mis en œuvre et à une longue collaboration avec les salles indépendantes et les publics.

C- P productions qui suit le travail de Thomas Bardinet depuis longtemps et a permis le développement de son dernier long-métrage, réalisé et produit aussi avec indépendance et légèreté, veut maintenant continuer cet accompagnement jusqu'à sa sortie en salle.

En réunissant ces deux films c'est encore le désir de décliner le thème du jeu à travers fictions et documentaires. Jeu dont les règles sont proposées/imposées aux enfants par les adultes dans *La Petite Mêlée*, observation minutieuse sur une saison de l'équipe de rugby des benjamins de Bègles, jeu d'enfants dont les conséquences sont imposées aux adultes inconséquents dans *Les Petits Poucets*, fiction avec entre autres Christophe Alévêque.

Films pour enfants ? Film pour ados ? Film familial ? A vous de juger... En tout cas films pour tenter de rendre compte de cet instant fragile, où le monde de l'enfance et de l'adolescence devient irréconciliable avec celui des adultes ou peut-être finit par en accepter les règles. ..

# **LE PROGRAMME CINEMA**

## ***SORTIE LE 2 AVRIL 2008***

Part 1 – La Petite Mêlée, documentaire de 40'

Part 2 – Les Petits Poucets, fiction de 65'

### **LA PETITE MELEE - RESUME**

Dans l'effervescence de la Coupe du Monde de rugby, loin des projecteurs officiels, ce film s'attache à l'enfance du jeu. Durant une saison, le cinéaste Thomas Bardinet a suivi les benjamins de l'école mythique de Bègles (Gironde) dans leur apprentissage déjà avancé de ce sport et de ses valeurs humaines. Confrontés à des équipes d'un an plus âgées qu'eux, c'est lors d'une année charnière et critique que nous les suivons, au moment même où ils découvrent la défaite et le doute. Au-delà du contexte sportif, c'est l'occasion de dresser le portrait délicat d'un âge – entre enfance et adolescence – en prise avec l'idée de collectif, d'autorité et d'injustice, de violence physique subie par les corps, à l'épreuve des petites difficultés et des grandes joies.



## FICHE TECHNIQUE

Titre	<b>La petite mêlée</b>
Visa	<b>118 804</b>
Genre	<b>Documentaire</b>
Durée	<b>40'</b>
Format	<b>35 mm 1,85 DTS SR</b>
Producteur	<b>Julie Paratian Avenue B Productions</b>
Avec	<b>l'équipe de benjamins de la première année du Club Athlétique Bègles-Bordeaux-Gironde (2005/2006)</b>
Réalisateur	<b>Thomas Bardinet</b>
Opérateur son	<b>Renaud Michel</b>
Monteur	<b>Jean-Philippe Gaud</b>
Mixage	<b>Mikaël Barre</b>
Musique	<b>Nicolas Auger</b>

Partenaires : En coproduction avec **les Films de la Capucine**, avec le soutien de la **Région Aquitaine**, la participation de **L'Equipe TV**, du **Centre National de la Cinématographie**, du **Conseil Général de Gironde**, de la **Ville de Bègles**, avec l'aide du **Ministère de la Santé, de la Jeunesse et des Sports**, parrainé par **Serge Simon**.

« Il est parfois des moments de bonheurs modeste et lumineux. Le dernier en date s'est jeté sous mes roues ce vendredi 16 novembre. (...) *La petite mêlée* consacrée à la vie d'une équipe de benjamin de l'école de Rugby de Bègles.

Sans commentaires, le réalisateur, Thomas Bardinnet, qui les suit durant une année nous invite dans l'intime de ces enfants-hommes de Rugby. Joies, pleurs, rages, tendresses s'écoulent de l'écran comme une source chaude. Cela vous inonde le cœur et les larmes ne sont pas rares à venir vous gonfler les paupières. Pour un ancien, cela vous explose au cœur. C'est une série de mêlées perdues d'avance contre la nostalgie de l'enfance que vous engagez tout au long des images.

Mais au-delà de la caresse vénéneuse des bonheurs enfuis, autre chose vient vous étreindre : une vérité, celle de notre sport. La vie de ces gamins, sur le terrain, dans le car, dans les vestiaires, à l'entraînement reflète à chaque pulsation du film un fragment du miroir. Sans le savoir, sans le dire, le film vous donne les clefs du mystère.

Fin de la projection, applaudissements, lumière. Je suis invité à faire dialoguer la salle et le réalisateur. Celui-ci un grand échalas, genre de Woody Allen étiré au rouleau à pâtisserie se contorsionne sur sa chaise. Cela s'annonce duraille. Mais les mots fusent comme des flèches. Fier de ne rien y connaître jusqu'à ce projet il dit retenir deux choses de cette expérience : Le Rugby est l'école de l'Autre. Apprendre ce sport, selon lui, est apprendre en toute contre-nature à se définir par rapport à l'Autre. Réussir dans ce sport consiste à se fondre, à s'oublier dans l'Autre.

Deuxième assertion tout aussi lumineuse, ces enfants oscillent indéfiniment entre le combat et l'étreinte. Le corps est le média de la rencontre et de la communion. Sans le savoir, il touche à l'essence, la liaison.

Serge Simon, *Rugby Hebdo*



A l'heure où la digestion de la dinde bat son plein, à la saison où toutes les émissions sportives se parent de rétrospectives, L'EquipeTV retrace la saison 2006/2007 d'une équipe de rugby de Bègles, en Gironde. Précisément, celle des benjamins première année. Film sur l'enfance autant que sur le rugby, La Petite Mêlée a plus à voir avec les Récréations de Claire Denis qu'avec un énième Les Yeux dans les Bleus.

Il n'est pas dans les habitudes d'une chaîne info comme L'EquipeTV de programmer des documentaires. Mais, après tout, ses journalistes ont aussi le droit de faire une pause pour digérer leur dinde.

Il n'est pas dans les habitudes de Thomas Bardinnet de réaliser des documentaires. (..) Il ne lui serait pas venu à l'idée de tourner La Petite Mêlée si la productrice Julie Paratian ne lui avait proposé ce projet. Thomas Bardinnet l'a accepté parce qu'il a une passion pour cet âge. « A 10-12 ans, l'enfance est au sommet de son art. Avec une grande liberté intellectuelle, une force, une grâce physique qui disparaît dans les tourments de l'adolescence. J'ai moi-même un très bon souvenir de cette période de ma vie... »

Restait à apprivoiser les benjamins de Bègles. Thomas Bardinnet les a suivis pendant toute une saison, une saison difficile où les petits ont subi beaucoup de défaites contre des plus grands qu'eux. Pour saisir la vérité des enfants, rien de mieux que la « vérité du terrain » et de ses alentours. « J'ai tenté quelques interviews, mais ils adoptaient les conventions de la télé, qu'ils connaissent parfaitement, et se mettaient à parler comme leurs idoles. La tension du match ou du vestiaire faisait au contraire oublier la caméra. Et puis le rugby, avec ses rituels, ses règles compliquées, est un univers très codé qui impose sa mise en scène. Autant s'en servir et ne pas en rajouter, mais travailler autour de ces codes. »

L'apprentissage de la vie collective, de la défaite, de l'injustice, les étreintes, les bagarres, les drames, les déconnades, Thomas Bardinnet a saisi tout cela avec une grande justesse.

Mais pour filmer les matchs, les actions de jeu, il lui a bien fallu se contenter d'une vision « ligne de touche », celle des parents des joueurs. « Je me plantais au bord du terrain et j'attendais que quelque chose se passe. Quand ça se produisait, c'était génial. Il y a quelque chose de pornographique à vouloir tout montrer. » Après l'avoir envisagé, il a donc renoncé à utiliser deux caméras. « Avec une seule caméra, je préservais l'intimité des enfants: il leur suffisait de se détourner pour ne plus être visibles. S'il y en avait eu deux, il n'auraient pas pu y échapper et ça aurait pu les stresser, modifier leur comportement. » Un étrange credo à l'heure où les réalisateurs braquent des dizaines de caméras sur les terrains de foot et de rugby.

Et si, finalement, la modestie des moyens participait au charme du film ? « Ça m'intéressait de travailler sans équipe, d'improviser le tournage. J'ai beaucoup tatônné mais j'y ai pris un plaisir que je n'avais pas ressenti depuis longtemps. » Le documentaire, un régénérateur ? Thomas Bardinnet, en tout cas, entend bien persévérer dans cette voie. En attendant, son prochain film, Les Petits Poucets, sort au cinéma au printemps. Et sa Petite Mêlée pourrait l'accompagner dans les salles. Ou atterrir sur une chaîne hertzienne. C'est Noël, rêvons un peu.

Samuel Gontier TELERAMA

## LES PETITS POUCETS - RESUME

Une maison de campagne isolée, près d'un bois. Un couple et deux amis (que l'on a judicieusement installés dans la même chambre...) Et quatre enfants. Les adultes s'occupent d'affaires - ou de non affaires - d'adultes. Les enfants veulent être des enfants... et jouer avec les adultes. Jouer à cache-cache notamment : c'est tentant quand il y a un bois... C'est avant tout une comédie en vacances, chronique joyeuse, plaisante, dérivant avec beaucoup de fraîcheur, de malice et d'humour et portée par des acteurs dont on sent la complicité et le plaisir de jouer... dans tous les sens du terme ! Mais c'est aussi, en prenant sans ostentation une direction que l'on n'attendait pas, finalement plus tendre que l'on ne le pressentait, une vision de l'adolescence face à elle-même et au monde des adultes qui atteint une sensible justesse. Au plaisir vagabond que l'on prend à partager ce moment de vie dont on rit avec douceur du ridicule, succède alors une discrète émotion : c'est l'amour qui fait tourner le monde. On est reconnaissant de le ressentir avec autant de légèreté.



# FICHE TECHNIQUE

Titre	<b>Les petits poucets</b>
Visa	<b>112 950</b>
Genre	<b>fiction</b>
Durée	<b>65'</b>
Format	<b>35 mm DTS SR 1,85</b>
Producteur	<b>Gwenaëlle Clauwaert</b> <b>Les films de la capucine</b>
Avec	<b>Christophe Alévèque, Marie Christine Laurent, Mireille Roussel, Jean-Jacques Vanier,</b> <b>et les enfants :</b> <b>Manon Lepage, Léo Bardinnet, Corentin Guinet, Vincent Bardinnet, Mathieu Lahontâa,</b> <b>Gwenaëlle Clauwaert Thierry Portié Eric Astié Bruno Lahontâa Christian Loustau</b>
Réalisateur	<b>Thomas Bardinnet</b>
Directeur de la Photo	<b>Jérôme Peyrebrune</b>
Opérateur son	<b>Pascal Armant</b>
Décorateur	<b>Bruno Lahontâa</b>
Maquillage	<b>Didier Truaisch</b>
Assistant réalisation	<b>Hugo Jeuffrault</b>
Scripte	<b>Keren Sternfeld</b>
Régisseuse	<b>Grâce A Tiengwelieu</b>
Direction de Production	<b>Gwenaëlle Clauwaert</b>
Montage	<b>Yohann Costedoat-Descouzeres</b>
Mixage	<b>Melissa Petitjean Alexis Bardinnet Bertrand Reboulleau</b>

Un film produit par Gwenaëlle Clauwaert et Thomas Bardinnet  
Les Films de la Capucine C-P Productions Les Films à un Dollar  
En association avec COFINOVA 2  
avec Le soutien de  
la Région Aquitaine,  
Aquitaine Image Cinéma  
Le Comité Départemental du Tourisme de la Gironde  
Le Domaine Départemental d'Hostens  
Le Conseil Général des Landes

## Ne pas se perdre en chemin

C'était un soir de janvier 1993. Coup de téléphone en pleine nuit. A l'autre bout du fil, Arno, mon vieux copain d'enfance Arno. Ça parlait fort derrière lui. Il avait l'air un peu saoul. Il me lança euphorique : « Devine avec qui je suis ? » Je ne savais pas. « Avec Thomas, ton pote Thomas. Et figure-toi que son film vient d'avoir le grand prix ! ». Le Thomas en question, c'était Thomas Bardinet, réalisateur du *Jour du bac*. Arno, c'était le dessinateur d'Alph' Thau, la série BD d'Alexandre Jodorowsky. Il s'était retrouvé ce jour-là juré au festival de Clermont-Ferrand, la Mecque française du court-métrage. Arno n'était pas spécialement cinéphile mais comme on lui avait commandé l'affiche du festival, il figurait parmi les membres du jury. J'ai fini par comprendre qu'il s'était démené comme un fou pour que *le Jour du bac* obtienne le grand prix de Clermont. Comme il me l'expliquera plus tard, de retour à Paris, il ne s'était pas contenté de voter pour le film, il avait dû se battre bec et ongles pour faire basculer le vote en faveur du film de Thomas Bardinet alors que celui-ci ne faisait pas l'unanimité. Pourquoi le cinéma de ce dernier avait tant touché Arno ? Probablement par ce qu'il recevait de primitif. Ce à quoi aspirait aussi Arno en tant que dessinateur.

Après *le Jour du bac* primé à Clermont-Ferrand, Thomas Bardinet embarqua sur un premier long-métrage, *le Cri de Tarzan*. A sa sortie en salles, le film passa inaperçu. Il fit peu d'entrées et fut à peine défendu par la critique. Trop premier degré ; pas assez tape à l'œil ; un parti pris esthétique et narratif cheap ; pas de dialogues brillants ni de numéro d'acteur époustouflant ; bref, rien ou presque pour plaire. Bien éloigné des canons du film commercial mais aussi de ceux de l'Art et essai.

Rétrospectivement, *le Jour du bac* l'avait échappé belle. Il préfigurait en effet la direction qu'allait emprunter le cinéma de Thomas Bardinet, notamment avec *le Cri de Tarzan*. Résumé de l'histoire : deux adolescents viennent d'avoir le baccalauréat et font le pari de savoir qui sortira avec une fille de leur classe qui a échoué, elle, à l'examen. L'un des deux y parviendra mais leur amitié n'en sortira pas indemne. Arno avait aimé dans ce court-métrage le regard de cinéaste naïf (comme on dit peintre naïf) sur des expériences fondatrices telles que le premier baiser, le premier amour, la première relation sexuelle, la première trahison... Lui-même cherchait à reproduire dans ses albums ces étapes de l'existence en convoquant ses impressions de jeunesse, en cherchant à porter un regard profondément enfantin sur les joies et les misères de la vie, comme l'ont fait Jean Eustache dans *Mes petites amoureuses* ou Abbas Kiarostami avec *Où est la maison de mon ami ?* Mais il y avait une grande différence entre le travail d'Arno et de Thomas Bardinet : le premier n'aspirait pas uniquement à croquer ces moments cruciaux de la vie mais cherchait aussi à les revivre alors que le second – Bardinet – avait fait une croix dessus – au propre comme au figuré – pour ne s'attacher qu'à les sublimer. L'un avait fait le deuil de toutes ses « premières fois » d'enfant et d'adolescent, l'autre – Arno – n'y avait jamais renoncé et les rechercherait à jamais. Et, au bout du compte, l'un a réussi à se consacrer tout entier à son art (bien qu'ayant fait peu de films jusqu'ici) tandis que l'autre a épuisé ses forces en courant derrière les paradis artificiels et y a laissé sa vie.

Une douzaine d'années après ce coup de fil nocturne, lorsque Thomas Bardinet m'a donné à lire la première mouture du scénario des *Petits poucets* (qui s'appelaient à l'origine *Cache-cache*), j'ai tenté d'imaginer ce qu'en aurait pensé Arno. Il me semble qu'il en aurait été à la fois fier et jaloux. Fier d'avoir été l'un des premiers à avoir reconnu à sa juste valeur le travail de Thomas Bardinet ; jaloux aussi de constater qu'il avait réussi là où lui avait échoué. Il aurait été emballé, j'en suis sûr, par cette histoire qui nous propose à nous, adultes, de prendre le parti des enfants mais nous montre aussi comme d'affreux jojos – babos ? – qui ne veulent plus jouer.

J'avais bien tenté d'établir un rapport direct entre les *Petits poucets* et Arno par le biais d'une comédienne pressentie pour jouer une des héroïnes du film, mais le projet a capoté. Ensuite, il y a eu ce projet d'affiche du film dessinée à la manière d'Arno. Nouvel échec. Jusqu'à ce que je finisse par m'apercevoir que la phrase de Freud citée par le psychanalyste Jean-Paul Aribat à la fin de mon documentaire *Enfin pris ?* aurait très bien pu figurer en exergue des *Petits poucets* tout en constituant un clin d'œil à mon alter ego disparu. Pour justifier ce que nous avions filmé et qui lui paraissait « à tous égards scandaleux ». Aribat concluait que «Ce que la psychanalyse a à sauvegarder en nous, toujours, toujours, ce sont les droits de l'enfance».

Pierre Carles



## Photo de famille

Notre vie se rallonge, pour peu que nous fassions partie de cette blanche caste vissée à la légèreté de l'être, à l'épanouissement de l'individu, au confortable, à la paix, revenue des rebellions et des crises d'identité, traversée des nostalgies de l'Histoire qu'elle ne peut plus faire avancer, notre caste dure. Nos enfants grandissent bien, ils sont roses, appétissants, instruits et civils, ils parlent. Nous les aimons, les chérissons. Nous les nourrissons longtemps avec des denrées triées, choisies. Bien plus longtemps qu'à l'époque des contes où pourtant maigres et muets, ils étaient dévorés par les ogres qui soulageaient les parents découragés.

Nous avons refusé les démons du conforme, critiqué les reproductions du même, les contes où les filles étaient sauvées malgré elles par des êtres sans question sans peur sans sexe, nous avons revendiqué notre part de rêves nouveaux, l'imagination au pouvoir, refusé la pure négation de la mort pour finalement incliner à l'enfantement de ces monstres délicieux nous aussi. Le plaisir de la vie. Toute honte que.

Parfois une petite musique de clochettes légère et lancinante, familière et inquiétante, allant et revenant de ce temps où nous savions que les ombres sont la menace que quelque chose va se passer, va passer, vient tintinnabuler la légère ritournelle de la culpabilité.

Qu'avons-nous à cacher ?

Pour qu'ils ne sachent pas ces nouveaux monstres plus éveillé qu'avant, nos mioches, nos marmots, que nous avons cassé la barrière des âges, comme avec leur énergie nous couvrons cette acide rengaine des cris de nos ruses, des jeux que nous partageons, de la jouissance des loisirs, des rêves et du temps que nous nous persuadons, non sans fantaisie, cohabiter. Comme si nous pouvions vivre la même époque que nos enfants. Quelque chose passe : il est difficile de laisser de la place, la place, dans ce temps qui s'étend et l'espace qui rétrécit.

Du grand spectacle de l'illusion et de ce petit théâtre du quotidien, bobo, petit bourgeois, *les Petits poucets* dévoile mine de rien la confusion.

Les aînés des familles, des *Âmes câlines*, ou de celle du *Cri de tarzan*, ont fait des enfants, aussi. Après leurs heures de gloire dissidente (échanges amoureux qu'évoque Baptiste/Christophe Alévêque, disparition dans les îles peuplées d'oiseaux, et autres expériences d'autonomie) les fils ont pris la relève. Et même si l'air du temps est agréable, les filles malicieuses devenues femmes, les hommes à peine sortis de quelque plaisanterie, reste le goût d'échappée belle. Les douleurs vibrantes de l'apprentissage sont passées sans que la résignation n'ait eu lieu ni le désir d'assouvissement. Les grands enfants, adultes devenus, se sont réconciliés, dans le non dit du hors champ, avec les pères, même les plus dénotants, comme celui qu'incarrait François Berléand. Subsiste l'esprit de famille, agrandie aux membres choisis, aux amis invités à goûter ce temps entre parenthèse où se taisent les conflits : les vacances d'été.

Les fils et les pères, les mères et la fille, s'adonnent ensemble aux récréations enfantines. Baptiste, Caroline, Arthur et Laetitia, renouvellent le rituel, qui était grand à l'époque des grandes vacances, réunissant, dans ce lieu hors du temps quotidien, la maison de campagne, cette réelle assemblée et aussi celle rétrospective de l'enfance qu'ils auraient eue jadis. Se mêlent les générations et cette impression de déjà vu, leurs, nos premières vacances, dont le souvenir est vague mais la sensation intacte malgré l'oubli de l'ennui parfois, des drames et des brimades domestiques même. La reproduction du modèle ancien est traversée de la nouveauté commune des rires, des siestes coquines, des tournées de crêpes, des séductions conjugales et trahisons filiales. Comme celle de Lactitia, naïve, au pastel, à l'eau, à « l'acrylique plus facile mais l'art est difficile » est gribouillée des bons hommes rageurs et colorés dessinés par les enfants.

Le cours des choses est limpide comme le font croire la lumière des journées d'été au bord de la rivière, les ombres douces des clairières. Comme une visée sur un réel non reconstruit, mais là, présent, à déchiffrer, le film avance toujours plus épuré.

Pour nous qui sommes plus habitués au roman familial fait de souvenirs faux et vrais, à la fiction psychologique des familles, le conte fait son travail. Le son du carillon agité seulement par l'air libre d'un jour clair que l'on ne voit pas, s'entrelace avec les premières images, une demeure aux arcs pleins de nuit émergeant au fond de la forêt, au décompte d'un jeu pendant que les grands ont tiré les volets, à la voix du père qui commence l'histoire pour endormir les petits et éveiller les songes. Si nous acceptons ces glissements concomitants, d'un clignement d'yeux la pénombre passe à la clarté du jour, puis à la nuit diurne des sous bois, ravivant de notre mémoire d'autres images aussi. Des images qui effleurent celles du film dont les longs plans distillent craquements de branches, cris d'oiseaux nocturnes, cigales et crapauds, propagent signes de l'absence, ricochets sur l'onde, gestes dans les replis de lumière bleue, cris étouffés, éclaboussements, regards surpris, au loin les chiens psychopompes, tandis que dans leur cuisine les adultes parlent, discutent, disputent, agissent, jouent leurs rôles.

Quelque chose a pris la tangente. Comme dans un demi sommeil, se confondent les points de vue, celui des parents, des enfants, le nôtre. Aux effets de la nature à laquelle les enfants disparus s'adaptent comme s'ils n'avaient jamais coupé le lien, (ces enfants indistinguables, à peine nommables, indénombrables, on ne sait s'ils reviennent tous, lutins mystérieux, organiques) se mêlent les sensations de nos peurs des forêts et de nos plaisirs indicibles, nos irresponsabilités de parents, nos émotions cultivées. Sur le fil du film se dessine un monde entre, celui où les point de vue des adultes et des enfants ne sont jamais réduits à ce que l'un pourrait voir de l'autre, même pas le nôtre, spectateur à peine enfant à peine adulte, les deux à la fois. Un monde où se rassemblent sans hésiter au rythme des plans uniques, les poucets, les ogres, les géants, les boucles d'or, la silhouette de John Mohune, le sourire de Réri au bord de l'embarcation de Malahi, une lumière dénuée de morbidité dans l'évidence de celui qui sort de la nuit.

Alors que les images s'accrochent et les sensations persistent, le film passe en l'absence des uns ou des autres, (les enfants, les parents, les amis, les claudelins s'en vont), avec cette présence toujours

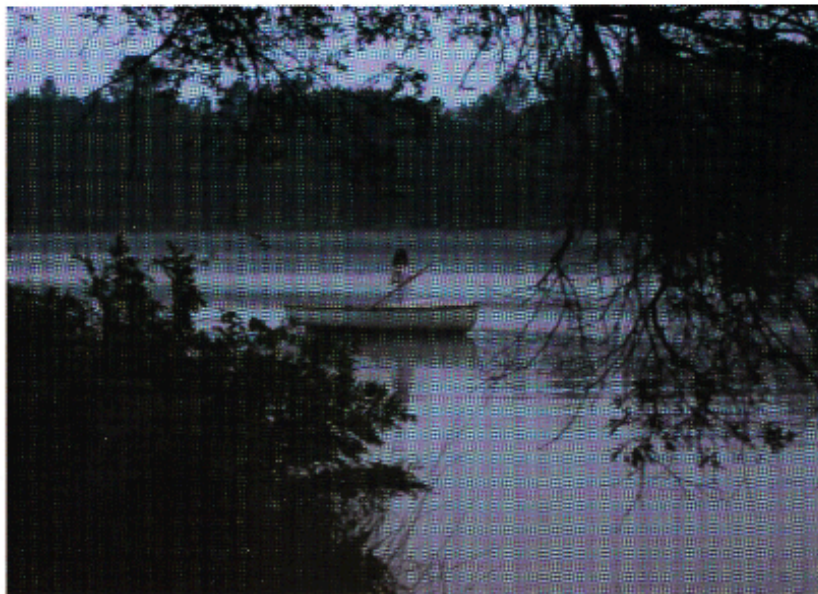
manquante dont nous faisons l'expérience dans la durée pas si linéaire que ça. Mais ça nous emporte sans violence vers le vertige, à la fois vertige et délicieux, de celui qui s'abandonne aux peurs enfantines feintes pour mieux les surmonter et convaincues parce qu'elles embrasent. Ça nous mène aux deux derniers plans dont on voudrait qu'ils durent, et l'un et l'autre et le dernier et l'avant dernier, sans choisir, et surtout le dernier. Caroline, la mère, retrouve ses enfants. Elles les regarde, ce ne sont déjà plus les mêmes. Qui sont ils d'ailleurs ?

Son regard, le nôtre, fixe et braise, une vacillation délicate qui au-delà de tous les pessimismes critiques résiste, comme si nous retrouvions la conscience que du fond de notre tout petit tout petit quotidien la survie de l'espèce n'est conditionnée qu'à sa capacité à s'améliorer, à devenir meilleure. Ce n'est pas rassurant, mais ce n'est pas dommage. C'est la pire violence d'imaginer, chargé de notre passé, toute la puissance du futur, sentir la liberté présente alors même que les enfants s'en vont.

Et « ce qu'il advenait d'eux, aucun n'en est revenu pour le raconter. »

Pourvu qu'ils ne fassent pas les mêmes conneries que nous ! Bon on les fait ces crêpes bibiche ?

Annie Gonzalez





**Echange avec des élèves**  
**lors des Rencontres Cinématographiques de Pau 20-30/9/2007**

**Brandon 12 ans**

J'ai bien aimé toutes les parties de cache-cache.

Mme Dubos nous a dit que le film devait s'appeler *Cache-cache*, je trouve que c'est mieux que Les Petits Poucets, parce que au début, on parle de l'Ogre mais on ne le voit jamais.

J'ai bien aimé le noir de cette forêt, elle me faisait peur mais j'aimerais aller dedans.

Je n'ai pas compris qui étaient les trois hommes dans la maison au fond de la forêt. Je crois que c'était les copains de l'Ogre, parce que dans l'histoire du Petit Poucet l'Ogre parle de ses trois copains.

A la fin, la maman regarde les enfants dormir, elle trouve ça beau que son garçon, qui était un enfant, commence à grandir.

Pourquoi dans le film, la nuit est si longue ? je trouve que le jour n'est pas très long.

Pourquoi Nicolas a l'air toujours fâché quand ses parents lui parlent ? par exemple quand les parents disent qu'ils peuvent aller visiter le château, il fait signe aux autres de dire non. Moi, ça m'aurait plu de visiter le château.

**Guerchom 12 ans**

Dans ce film les enfants jouent tout le temps à cache-cache dans une grand forêt, ça faisait peur parce qu'on peut se perdre.

J'ai trouvé amusant quand les parents vont faire l'amour et que le petit est caché sous le lit.

Je n'ai pas aimé la fin du film parce que la maman regardait le garçon et la fille qui dormaient ensemble. C'est interdit et la maman aurait dû les réveiller et les gronder.

**Fiona 12 ans**

J'ai bien aimé quand les petits enfants se sont cachés sous le lit et que les parents sont arrivés pour faire l'amour.

J'ai bien aimé la partie de crêpes c'était pour attirer les enfants et ça ne marche pas au début. Après, les enfants sont venus manger les crêpes pendant que les parents les cherchaient dans la forêt.

### **Julie 13 ans**

J'ai bien aimé les parties de cache-cache.

Je n'ai pas aimé quand le garçon et la fille ont fait du bateau, parce qu'ils étaient tout seuls et c'est dangereux.

### **David 13 ans**

Bonjour monsieur,

J'aimais bien le jeu avec les chaises, surtout l'accordéon, tu joues bien !

J'aimais bien quand les enfants jouaient à cache-cache dans la forêt et quand ils ont piqué le téléphone. Est-ce que c'est le tien ?

Bon, mais j'aime pas les parents qui font l'amour !

Je sais aussi pêcher les anguilles, je les attrape à la main sous les rochers. Je ne suis pas d'accord avec le père du garçon quand il lui dit que les anguilles c'est pas bon. C'est très bon avec du sel et du poivre !

Bonjour Léo,

J'aimais bien quand tu as attrapé l'anguille. Est-ce que tu sais pêcher les anguilles en vrai ?

J'aimais bien quand tu jouais à cache-cache et que tu as caché les enfants pour faire peur aux parents. C'est toi le plus fort !

## CHRISTOPHE ALEVEQUE EN QUELQUES MOTS PAR LUI-MÊME

Après des études aussi longues que soporifiques, la carrière de CHRISTOPHE ALÉVÉQUE démarre par un manque de volonté total à rentrer dans le monde du travail. Il a besoin d'aventure et se donne le choix entre deux possibilités : traverser l'Atlantique à la rame ou plonger dans la comédie.

Après quelques secondes d'intense réflexion, il se dit qu'il est certainement moins fatigant d'écrire et de jouer que de ramer.

Courageux mais pas téméraire, il débute avec «les stagiaires», un duo énergique et décalé, qui portera bien son nom jusqu'au bout.

A partir de l'année 1992, le foie fatigué, il se consacre uniquement à l'élaboration d'un spectacle solo avec la complicité du metteur en scène PHILIPPE SOHIER . Très vite, le spectacle prend forme, sa personnalité s'affine et après un an à Paris il se fait remarquer. Il entame une tournée française et intègre dans le même temps l'équipe de «Rien à Cirer» sur France Inter où il traite l'actualité au vitriol et trace des portraits satiro-humoristiques de l'invité en y mêlant les aventures de « pupuce », le personnage clé de son spectacle.

S'enchainent alors des collaborations avec Michel Drucker, Thierry Ardisson et également avec l'équipe de « nulle part ailleurs ».

Puis naissance de son deuxième spectacle «Même pas peur» au Théâtre Grévin de septembre à décembre 98. Spectacle qui traite des tracasseries quotidiennes tels que : la vie de couple, le téléphone portable, l'informatique, les affres du découvert en banque, les bienfaits du sport, les soirées de célibataires en boîtes de nuit, l'accouchement vu par le père et les incertitudes de fin de siècle.

Grosse tournée nationale durant laquelle il profite de ses nombreuses heures de train pour commencer à écrire des scénarii de films que des producteurs lui commandent : «copains copines», «jouons ensemble», «le fleuve sans fin». Il sera également à l'affiche de plusieurs films entre 2002 et 2004, « l'Ami du jardin » de Jean-Louis Bouchaud, «Les perchistes » d'Antonio et Killy Olivares, « Tout pour l'oseille » de Bertrand Van Effenterre et enfin «Nos amis les flics» réalisé par Bob Swain et sorti en août dernier.

Actuellement sur France 2 et Europe 1 dans les émissions de Laurent Ruquier «on a tout essayé » et « On va s'gêner », CHRISTOPHE ALÉVÉQUE présentera son Nouveau One Man Show fin 2004 tout en continuant à tourner en parallèle dans toute la France avec son GROUPO.

N'oublions jamais que c'est la tortue qui a gagné. Et moi, ça m'arrange.....

### Filmographie

**Fool Moon** (2008), de Jérôme L'hotsky

**Les Petits poucets** (2007), de Thomas Bardinet

**Nos amis les flics** (2004), de Bob Swaim

**Tout pour l'oseille** (2004), de Bertrand van Effenterre

**L'Ami du jardin** (1999), de Jean-Louis Bouchaud